

## **LE TEMPS DES BARRICADES (1) ...**

*«Les théoriciens distingués en sont tombés sur leur cul! ils avaient noirci les pages des revues spécialisées pour nous expliquer le processus d'évolution qui, infailliblement, conduirait le prolétariat des usines à la prise de conscience de son aliénation.*

*Ils avaient disserté sur l'union des travailleurs et des classes moyennes, sur les vertus de l'outil parlementaire, sur les valeurs morales qui se dégageaient de la société industrielle.*

*Une poignée de jeunes gens, la tête pleine de rêves généreux, le cœur énorme, sont sortis en tumulte de leur école et toute cette prose savante est apparue en plein jour avec son caractère dérisoire».*

*Maurice Joyeux:  
«Sous les plis du drapeau noir»,  
le Monde libertaire, numéro spécial,  
mai 1968.*

J'ai, dans le chapitre précédent, conté mon voyage en Roumanie qui eut lieu dans les premiers jours du mois de mai. Il s'agissait d'éviter qu'il ne fût noyé dans les événements qui, à la même époque, se déroulaient en France et pour lui conserver cette saveur qui découlait naturellement d'une présence «officielle» d'un anarchiste en pays communiste, ce qui, convenons-en, n'était pas banal et est probablement unique au cours de cette période!

J'avais laissé Paris en proie à cette agitation saisonnière qui est traditionnelle aux corps vigoureux qu'énervent les premières bouffées du printemps, à condition qu'il ne pleuve pas, nous informe Jules Vallès dans le Bachelier, et que le soleil, les demis de bière bien frais et les robes à fleurs soient de la partie. Alors les étudiants s'énervent en soupirant après les vacances, les ouvriers transpirent sous les toits en accents circonflexes de leurs usines, les poussées de fièvre envahissent les visages et, dans les «bonnes années», les barricades poussent comme le coquelicot au carrefour de la ville. Le poète nous a déjà raconté cela.

A Paris, au début de ce printemps la ville avait la fièvre. La ville, que dis-je? Toutes les capitales occidentales avaient rendez-vous avec l'Histoire. Berlin, Turin, Amsterdam, Louvain, que sais-je encore? Le début de l'année avait été chaud. Les politiciens s'agitaient, les «vieux gaulliens» essayant d'agripper au passage un peu de la popularité du général qui se défaisait lentement au fil des ans. Le règne de De Gaulle avait été long, et les barons, Pompidou en tête, dissimulaient mal leur impatience d'être délivrés de la tutelle pesante du «vieux». Dans les entreprises, les ouvriers réclamaient de la rallonge, revendication classique qui en cachait bien d'autres; dans les quartiers chics la réaction en culotte de peau claquait les talons. Ce Paris que je retrouvais après dix jours d'absence avait brusquement pris un coup de fièvre. Je ne raconterai ici que ce qu'on m'en a dit, de façon à permettre au lecteur d'être en état de comprendre ce que sera mon attitude par la suite.

J'ai décrit dans mon livre *les Anarchistes et la révolte de la jeunesse* ce que fut la lente maturation de l'esprit de révolte parmi les étudiants, écartant la tentation politique pour aboutir, d'abord au sein de l'U.N.E.F. puis des groupes autonomes, à cette espèce de sentiment «libertaire» informel rejetant l'autorité, celle des professeurs autant que celle des parents ou celle des organisations consacrées, jetant à la

(1) Titre du chapitre 12.

cantonade comme une grosse farce des formules merveilleuses arrachées au vocabulaire anarchisant, qui faisaient rougir les honnêtes gens et trembler le bourgeois. Mais revenons un peu en arrière.

Tout a commencé à Nanterre où, face à des bidonvilles particulièrement infects, des bâtiments universitaires dressent leur architecture moderne dans un quartier désolé.

C'était au cours du printemps 1967. J'étais à bricoler au siège de la *Fédération anarchiste* rue Ternaux, lorsque quelques jeunes gens se présentèrent. Ils venaient nous informer de la création à la faculté de Nanterre d'un groupe libertaire. Je crois me rappeler. Pour la première fois, j'entendais parler de cette université qui, par la suite, fera un tapage qui débordera des frontières universitaires et deviendra un symbole. Des jeunes, des étudiants venaient nous rejoindre. Cela procure d'abord de la joie puis des emmerdements, mais je ne le savais pas encore! Un certain nombre de ces jeunes gens voulaient adhérer à la Fédération, d'autres pas. Ceux-là étaient préoccupés par des «problèmes»? Cela leur passerait. L'action ramènerait les hésitants vers l'organisation, je le croyais, je me trompais. Il faut bien le dire, le monde du travail m'était plus familier que la jeunesse des écoles qui découvrait Stirner.

Aux côtés de ceux qui désiraient adhérer à la Fédération et qui étaient venus à nous à partir du *Monde libertaire*, notre journal, que des militants du groupe de Nanterre, un groupe ouvrier celui-là, vendaient à la porte de l'établissement, il y avait les «autres» qui étaient conditionnés par de petites feuilles dissidentes qui font cortège à toute organisation structurée et dont les criaileries font impression sur les imbéciles. Le plus beau fleuron de cette petite classe qui crachotait sur la *Fédération anarchiste* était Daniel Cohn-Bendit, mais alors je ne le savais pas! Enchantés par ce renfort intellectuel, nous leur ouvrîmes notre maison, notre journal, nos moyens de propagande qui n'étaient pas négligeables. En vérité nous ignorions tout de l'esprit qui les animait, et les vieux militants, sevrés de jeunesse, leur tendirent les bras, prêts à leur pardonner ce qu'ils considéraient comme des péchés de jeunesse. Et c'est alors que les ennuis commencèrent.

Je ne dirai pas, comme certains l'ont fait un peu rapidement, qu'il s'agissait d'un noyau politique, même si la plupart finiront leur carrière dans un parti politique, ni que leur objectif consistait à s'emparer de la *Fédération anarchiste* pour l'utiliser à leurs desseins; ils n'en avaient ni les moyens, ni l'envergure, ni même l'idée au départ. Il s'agissait de braillards qui, comme d'autres, venaient de découvrir «l'anarchie», celle du théâtre de Cocteau, des romans à quatre sous qui effraient le bourgeois, celle de «l'Histoire» ou plutôt d'une certaine histoire de l'anarchie du début du siècle, et naturellement ils en rajoutaient. En prenant contact avec nous ils rêvaient de se débarrasser de l'autorité de papa, des profs, des maîtres à penser de la "sociale". Ils ne cherchaient rien d'autre que de nouvelles raisons de rejeter ce qu'on leur proposait, et à notre tour nous serons rejetés par eux. Il existait une profonde incompatibilité d'humeur entre eux et ce qui existait, la *Fédération anarchiste* y compris, ils le repoussaient comme un affront personnel. Ils étaient contre avec délice, incapables de s'intégrer à un groupement quelconque. Plus tard, leur gourme jetée, devant la nécessité de gagner leur vie, ils finiront encanaillés dans cette société sur laquelle ils bavaient ou dans les rangs d'un parti sur lequel ils crachotaient. Devenus de bons petits bourgeois, nous les retrouverons à l'heure de l'apéritif, attablés à une terrasse des bistros «littéraires» ou «politiques», ricanant en racontant leurs exploits de jeunesse et avilissant ce qui fut le seul instant de leur vie dont ils n'avaient pas à rougir. Je le leur ai parfois dit et cela leur a déplu...

-----

A Paris, les militants anarchistes étaient en effervescence. Dans un climat surchauffé ils préparaient la fête annuelle de notre journal qui se tenait au palais de la Mutualité où Léo Ferré chanterait parmi ses dernières chansons *Salut beatnik!*

Le matin du 10, j'étais passé à l'union des syndicats pour informer le secrétariat de mon retour et donner les premières impressions de mon voyage en Roumanie. Là aussi la tension montait. *Force ouvrière* est une organisation singulière qui se proclame apolitique et qui l'est, si être apolitique consiste à prendre ses décisions en dehors de toute pression politique, mais qui, cependant, en développant ses revendications, pose au gouvernement et aux patrons des problèmes économiques qui ne peuvent être résolus que par des décisions à caractère politique, et si on ajoute que tous ces «réformistes» qui composent l'organisation sont passés dans leur jeunesse dans des organisations socialistes, trotskistes,

anarchistes, voire communistes, et qu'il en reste toujours quelque chose, on s'aperçoit, bien qu'elle s'en défende, que placée entre la réaction et le communisme, *Force ouvrière* constitue un carrefour pour toutes les forces sociales divergentes et néanmoins complémentaires lorsqu'il s'agit de défendre les intérêts des travailleurs et de protéger leurs libertés.

Dans les universités, les étudiants, divisés en autant d'organisations qu'il existait de sensibilités politiques ou révolutionnaires, s'opposaient allègrement au cours d'assemblées tumultueuses, ne refaisant leur unité que pour affronter les flics, les mandarins des universités, des partis et naturellement du gouvernement.

Parmi les étudiants, ceux de Nanterre donnaient le ton. J'ai expliqué que l'amour parfait entre le groupe constitué à l'université de Nanterre et la Fédération anarchiste ne dura qu'un instant, juste celui de nous apercevoir qu'à Nanterre les galopins, suivant les meilleures traditions de la petite bourgeoisie merdeuse dont ils étaient issus, exigeaient tout et ne donnaient rien. Les esprits «profonds» de cette équipe venaient d'ailleurs d'être subjugués par les situationnistes, et avec les situationnistes j'avais eu des mots. Ils avaient donc rompu avec nous avec fracas et comme d'autres nous étions des «vieux cons». Mais il leur fallait un semblant d'organisation pour être représentatifs. Ils créeront le *Groupe du 22 mars* qui rassemblera des personnages se réclamant de l'anarchie, d'un certain anarchisme, et dont la caractéristique fut justement de n'être en rien anarchiste, ce qu'ils proclameront d'ailleurs après, lorsque cela devint moins «convenable» d'y prétendre. C'est curieux le nombre d'organismes «spontanés», empruntant toutes les lettres de l'alphabet, qui se créèrent afin de se démarquer de la famille politique qui les avaient enfantés et qu'ils finiront bien par rejoindre, la queue basse, lorsque l'heure des illusions fut passée, et qu'il faudra qu'ils songent à gagner leur croûte. Ce qui est encore plus curieux, c'est le ballet que dansèrent autour d'eux tous les vieux politicards de la culture, ceux qui, à défaut d'une œuvre importante, servent de caution aux partis en barbouillant les pages littéraires de leur quotidien. Ce phénomène, on le constatera dans tous les milieux révolutionnaires de l'époque.

Avant cette journée historique du 10 mai, les étudiants étaient présents dans tous les affrontements politiques, non seulement à l'Université mais dans la presse, à la radio, à la télévision. Ils intervenaient jusque dans les partis et organisations de gauche où ils tranchaient avec une effronterie qui désarmait les militants chevronnés, à la fois sceptiques et croyant revivre leur jeunesse, à moitié convaincus. Et je ne veux pas laisser passer l'occasion de sourire de ces vieux militants inquiets des frasques de leur progéniture qui avait déserté le logis familial pour courir les manifs, les filles et leurs illusions. Sachant la Fédération «dans le coup», ils m'interrogeaient et j'essayais de les rassurer. En vérité, même lorsque la *Fédération anarchiste* fut solidement installée à la Sorbonne dans l'aile qui donnait sur la rue Saint-Jacques, il me fut impossible de trouver dans cette cohue, qui d'ailleurs n'était pas composée que d'étudiants, le moindre de ces enfants terribles recherchés par des familles «explorées».

**Maurice JOYEUX.**

-----